

L'HOMME INTÉRIEUR

La quête de l'Homme véritable, c'est-à-dire la quête de notre identité propre et, néanmoins, selon un de ces troublants paradoxes initiatiques et apodictiques, universelle, cette quête accomplie par tant de philosophes et de poètes, de croyants et de savants, doit, pour sortir des impasses et des béances stériles auxquelles nous habituent, en ces temps de confusion, une religion socialisée et en perdition, une philosophie bavarde et spéculative, une spiritualité artificielle et confortable ainsi que des idéologies perpétuellement et aveuglément accrochées au mirage sociopolitique, nous mener aujourd'hui sur la voie de l'Homme Intérieur telle qu'elle fut, selon des approches différentes, montrée, défrichée et empruntée par des hommes de connaissance comme Platon, Maître Eckhart, Spinoza, Nietzsche, Husserl ou Abellio, non seulement nous y conduire mais aussi et surtout nous faire passer par lui, c'est-à-dire par l'épreuve personnelle qu'il représente pour nous tous et pour chacun.

Plus qu'une réalité mondaine, en soi aléatoire, incidente et transitoire, ce sont des conceptions et des postulats qu'il nous faut changer et dépasser, ceux, naïfs et désastreux, qui demeurent fondés sur un certain nombre de dualismes tenaces qui séparent et opposent objectivité et subjectivité, intériorité et extériorité, esprit et matière, conscience et vie. **L'Homme Intérieur n'est pas à chercher dans la direction de « l'objectif » et, précision supplémentaire d'importance, il ne pourra être atteint par aucune manipulation que ce soit, biopolitique, génétique ou sociale.** D'autre part, l'Homme Intérieur, contrairement à ce que son nom pourrait laisser croire, n'est pas non plus situé dans la direction du « subjectif », ou alors, pour le dire à la manière de Husserl, à la seule condition d'opérer une « question-en-retour radicale sur *la*

subjectivité » qui, absolument différente de toute « subjectivité psychologique », est une « subjectivité transcendantale radicale ». Ce dernier point nous conduit donc à affirmer que l'H. I. ne surgira jamais non plus au détour de quelque introspection que ce soit.

L'Homme Intérieur n'est pas un homme, du moins n'a-t-il rien de commun avec cet être psycho-physique ou socio-politique que nous appelons « homme » et qui, progressivement, selon les méandres d'une histoire possédant sa raison d'être supérieure et ultime, est devenu un des objets d'étude des sciences du vivant comme des sciences humaines, le terrain d'étude et d'expérimentation des anatomistes et des médecins tout autant que le souci majeur de l'humanisme et des Droits de l'Homme. Qui ne voit que jamais la complexité d'une énigme n'atteindra ni n'oblitérera les profondeurs du mystère, la différence entre la première et le second étant ici de nature non de degré. De plus, et ceci explique en partie cela, l'Homme Intérieur n'est pas de ce monde, de ce que nous nommons « monde » et dont nous devrions savoir, depuis Husserl, qu'il s'agit en réalité du produit transcendant constitué par une conscience transcendantale, cette dernière proposition ne signifiant nullement que seul existerait, comme dans quelque idéalisme absolu, le champ mental, mais que le « monde » dont il est question n'est pas l'essentielle Terre où s'ancrent, prennent appui et se déploient nos expériences, d'où aussi elles prennent leur envol vers le Souverain Ciel, que ce « monde » n'est que l'intégrale d'un ensemble de formes-esquisses transitoires s'élevant à la surface du creuset où s'accomplit la décisive et terminale Rencontre de la Vie et de L'Esprit en chair.

O vous, derniers hommes, sachez que vous n'êtes pas exactement celui que vous prétendez ou croyez être. Psychologiquement peut-être, à la rigueur, mais en aucun cas ontologiquement, c'est-à-dire fondamentalement, essentiellement, au-delà des apparences et de ce qui apparaît. Vous ne devenez tout simplement pas celui que vous êtes mais vous paraissez bien trop souvent

celui que vous devenez, celui que l'on vous impose comme rôle à tenir et qui n'est qu'une illusion mondaine. Sachez que dans ce rôle vous devenez et restez utiles à l'espèce et que celle-ci incarne les forces de pétrification, et que celle-ci est le pôle situé à l'opposé de celui de l'Homme intérieur. Depuis trop longtemps déjà les formes spectrales du « en général » nuisent à l'avènement de l'universel, depuis longtemps les truismes anonymes du particulier étouffent les généreux et puissants élans du singulier. Vous, les derniers hommes, vous êtes en permanence détournés de vous-mêmes et des relations insignes qu'il vous faudrait au contraire épanouir. Mais tout cela a son sens.

L'Homme intérieur, avons-nous dit, est un mystère qui, malgré tout, malgré les multiples situations, états et artefacts proprement humains qui l'anesthésient ou l'aliènent, volontairement ou non, demeure enfoui au plus profond de chacun d'entre nous, mystère à la fois si proche et pourtant si lointain, mystère bien trop peu éprouvé comme tel dans toute son intensité, son ampleur et son sens. **Mais attention à ne pas se méprendre quant à la nature de cette intime profondeur dont nous parlons car ce mystère de l'Homme intérieur ne renvoie aucunement à un en deçà obscur, noir et irrémédiablement irréfléchi, notion à la mode au XX^e siècle, il ne désigne aucune instance ou énergie inconscientes, aucune infrastructure, aucune réserve d'archétypes, aucun ordre symbolique ni aucune immanence pré réflexive.** Au contraire, l'Homme intérieur, à la suite d'un initiatique rappel et retour à soi de la conscience (epochè + réduction phénoménologique), est avènement de la plus ample et de la plus intense clarté. Il initie véritablement une présence à soi non plus psychologique mais phénoménologique.

En empruntant l'expression « Homme Intérieur » à saint Paul (Ep, 3-16 ; 2 Co, 4-16 ; Ro, 7-22), Abellio s'inscrit ouvertement dans la voie du christianisme. Mais son christianisme n'est ni catholique, ni protestant, ni orthodoxe ; son christianisme est ésotérique et implique comme condition et comme tâche ce qu'il nomme lui-même une « désoccultation de la Tradition »,

acte indifféremment herméneutique et éthique conduisant au cœur même de l'enseignement chrétien. L'H. I. a donc à voir avec Dieu, plus précisément avec cette déité qui est l'essence même du divin, puissance infinie, inconnaissable et soustraite à toute nomination que l'on retrouve aussi bien chez les kabbalistes (En-Sof) que chez Maître Eckhart (Gottheit) et qui constitue le fondement de toute manifestation. Ce lien, pour ne pas dire cette Alliance, qu'Abellio établit ainsi entre l'être humain et le divin, et dont l'H. I. représente aussi bien l'agent (sujet transcendantal) que l'aboutissement (corps glorieux), amena ce dernier à penser de façon indissociable une anthropologie et une théologie originales, mais aussi, dans une perspective tout à la fois dynamique, génétique, téléologique et eschatologique du réel, une théogonie, une cosmogonie et une ontogonie, c'est à dire une genèse du divin, du monde et même de l'être. La gnose, qui est le nom donné par Abellio à cette Alliance indéfiniment renouvelée, pose donc la question-épreuve de l'H. I. au croisement fertile de la philosophie moderne et d'un christianisme métaphysiquement rénové.

Rendons-nous à l'évidence, si l'Homme Intérieur nous importe au plus haut point c'est parce qu'il est notre destin suprême, la voie de notre divinisation, de notre déification. Mais comment alors le comprendre ? Plus précisément, comment devenir et accomplir ce qu'il nous désigne et nous assigne ? Cet H. I. est-il finalement à découvrir ou à réaliser ? La clé du cheminement devant nous mener à lui réside ici aussi dans la résolution d'un paradoxe. La logique est ici dialectique mais celle-ci est transcendantale et transhistorique et non pas empirique et historique, c'est l'intégration qui l'emporte et non la négation, c'est la transfiguration du monde qui couronne son travail et non la pétrification sociopolitique. Un paradoxe annonçons-nous car cet homme intérieur nous devons aussi bien l'entendre et le découvrir comme puissance d'édification désignant son propre acmé, son propre faîte, que l'entendre et le réaliser comme produit de cette puissance en acte, dont le

couronnement correspond, selon Abellio, à ce grand œuvre spirituel qu'est la transfiguration de ce qui est.

L'H. I. se présente ainsi comme l'archè et le telos d'une épreuve personnelle gnostique et globale (la « vision-vécue »), non substituable, une épreuve d'incarnation impliquant certaines *puissances* d'être (d'abstraction, d'aimer et de mourir), des *expériences* sur le monde de la vie, sur soi, sur et avec autrui, un *processus* génétique d'intensification et, enfin, à la fois couronnement et principe, germe et fruit, un *état* assimilable à la constitution d'une vision et d'un pouvoir ; l'H. I. s'impose donc comme acte-principe et fin, située à l'infini, de cet acte, à la fois toujours déjà là et pourtant sans cesse à accomplir selon une dialectique génétique et sphérique au sein de laquelle la puissance se fait acte, l'acte engendre la lumière et la lumière devient présence, une présence toujours plus ample et toujours plus intense au fur et à mesure de la progression gnostique et hyperbolique vers la Présence absolue, une présence réactivant, vivifiant et éclairant à son tour, à chaque stase, à chaque degré de cette progression, l'exercice de la puissance qui lui a donné naissance.

La quête de l'H. I. est une conquête, celle, héroïque et solaire, d'un Royaume de Lumière, héroïque parce qu'elle engage et concerne l'être en son entier, parce qu'elle est le plus grand combat mené contre les évidences, contre le nihilisme, contre la naïveté, parce qu'en elle l'être humain trouve la mort et renaît à la vie souveraine, parce qu'en elle il se perd pour mieux se retrouver, parce qu'en elle il se perd afin de gagner son statut divin. Solaire cette conquête l'est parce que toutes les forces mobilisées sont résolument tendues vers le feu le plus intense et le plus lumineux afin d'accomplir son assumption et son incarnation. Et ce feu, et la lumière de ce feu représentent la plus haute manifestation de Dieu dans l'être créé, et leur épanouissement comme connaissance et leur exhaussement comme Ciel sont l'œuvre de l'H. I. et la Gloire de Dieu. Et cette Lumière est le seul et véritable trésor de la gnose abellienne, elle est son unique raison d'être, sa substance active et sa destination

finale. Entre Elle et l'H. I. existe une corrélation dont l'origine et la fin renvoient à la puissance infinie de Dieu.

Mais cette Lumière est enfouie au plus profond de cette Terre qu'Husserl et, à sa suite, Abellio appellent le « Monde de la vie » et que l'on peut tout aussi bien nommer « Ténèbres » à condition de voir en elle une réalité originelle et matricielle, la réserve ontologique de formes et de sens, et non une prison ou une déchéance quelconques. Cette Lumière, les traditions l'ont nommé Sophia ou anima mundi. Cette Lumière est donc d'abord et indéfiniment en-soi, hors de nous, repliée en et sur elle-même, comme concentrée en un point absolu de l'émanation. **C'est alors en explorant et en fécondant cette Terre que l'être humain libère la Lumière et s'unit à elle, à la fois sous une forme naturelle et d'une manière distanciée et médiatisée (c'est le mode de « l'être pour-soi ») mais aussi sous la forme d'une union intime, spirituelle, engendrant en ceux qui ont emprunté la voie gnostique, illumination, science et pouvoir (c'est le stade de « l'être cause-de-soi »).** Dès lors si cet Homme dont nous parlons est dit intérieur, c'est non seulement parce qu'il appartient au champ transcendantal extramondain et se tient en aplomb du monde mais c'est surtout parce qu'il opère, selon un processus qualifié d'« enstatique » par Abellio, cette extraction et cette montée en lui de la Science du monde de la vie et que, par dessus tout, il devient cette Science. La Science du monde de la vie est la Lumière divine, et conquérir cette Science sous forme de connaissance c'est à la fois concourir et participer à la Gloire de Dieu.

Les temps deviennent mûrs pour l'émergence diffuse de l'H. I., et si cette maturation doit être longue, et même indéfinie, ce qu'à n'en pas douter elle sera, avant que l'espèce soit dans l'ensemble touchée par cette conversion, le processus en question est néanmoins inexorable et le cours des choses est déjà gros de ces renaissances prochaines. Cette vague de fond va être portée, et se trouve sans doute déjà portée, par cet autre phénomène essentiel, à la fois civilisationnel par ses manifestations visibles et ontologique par ses principes et

ses enjeux, qu'est le processus d'individuation. Un mode du monde s'effondre qu'il ne s'agit en aucun cas de retenir et un autre mode se prépare, dont les germes sont là, enfouis au cœur du présent, au sein même de notre époque qu'il faut bien qualifier de période de transition. Nous ne pouvons prédire le visage qu'aura ce nouveau mode du monde où l'être humain enfin sera à l'image de Dieu en même temps que l'image de Dieu au travers de laquelle ce dernier contempera sa pleine et propre Gloire. Tout ce que nous savons c'est qu'aujourd'hui, dans l'histoire invisible, se déroule un combat sans merci, un combat sacré, une « guerre sainte » (Daumal), ceux que mène l'individu contre l'espèce, le singulier contre le plus grand nombre, combat qui est aussi celui du devenir contre la stagnation, de l'accomplissement contre la répétition. Il s'agit peut-être de la dernière et de la plus brutale des guerres, du dénouement du drame métaphysique. La souffrance est et sera au rendez-vous, pour les uns et pour les autres, pour ceux qui s'éveillent, encore solitaires mais radieux, lucides et souverainement confiants, et se voient entourés des derniers hommes, des formes et du chaos qu'ils engendrent, pour les autres, ceux qui s'accrochent au passé et s'accrocheront aux ruines et seront finalement engloutis, médusés et indignés, sous les décombres, pour nous tous enfin, indifféremment, qui auront à assumer les éclats, noirs, des explosions et des implosions diverses, mais aussi ceux, rouges, de la Lumière sans ombres qui surgira du cœur de notre Age noir. D'un côté l'H. I., définitivement asocial, immobile, créateur, méditant, « prenant part sans prendre partie » et en voie de divinisation, de l'autre, le dernier homme, irrémédiablement grégaire, agité, stérile, calculant, avide de tout mais relié à rien et sur le point de se fossiliser.

Eric Coulon

Septembre 2007